

JASON REKULAK

LA FORTERESSE IMPOSSIBLE

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Héloïse Esquié

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À Wetbridge, l'Aisselle du New Jersey, Billy et ses amis Alf et Clark coulent des jours heureux. Ils passent leurs soirées ensemble à regarder la télé en buvant des litres de milk-shake, se lancent dans d'interminables parties de Monopoly ou des débats existentiels (de Springsteen ou Billy Joel, qui l'emporterait dans une bagarre ?). Tout ça quand ils ne jouent pas au jeu de strip poker développé par Billy sur son ordinateur.

Mais voilà qu'un jour de mai 1987, Vanna White, la sublimissime animatrice de *La Roue de la fortune*, fait la une de Playboy. Dès lors, tout va changer. Pour les trois garçons désespérément inexpérimentés en matière de femmes, se procurer la revue devient une priorité. Or, dans l'Amérique puritaine de Reagan, quel commerçant se risquerait à vendre un magazine érotique à des gamins de quatorze ans ? Alors que les amis mettent au point un plan pour le voler, ils rencontrent Mary, la fille du seul – et irascible – kiosquier de la ville. Passionnée comme Billy d'informatique, elle sympathise avec ce dernier et lui propose de l'aider à développer son propre jeu vidéo. De leur côté, Alf et Clark se disent qu'ils pourraient tirer profit de cette complicité pour parvenir à leurs fins…

Lettre d'amour aux années 1980, aux geeks, et à tous les "inadaptés" de la terre, *La Forteresse impossible* explore les eaux troubles de l'adolescence, le frisson des premières fois.

Nostalgique et bourré d'humour, ce premier roman est en cours de publication dans une quinzaine de pays.

Jason Rekulak est éditeur chez Quirk Books. Il vit actuellement à Philadelphie avec sa femme et leurs deux enfants.

Photographie de couverture : DR

© Doogie Horner pour les dessins

Titre original :
The Impossible Fortress
Éditeur original :
Simon & Schuster, New York
© Jason Rekulak, 2017

© ACTES SUD, 2017
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-09134-7

JASON REKULAK

La forteresse impossible

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Héloïse Esquié

ACTES SUD

Je dédie ce livre à ma mère et à mon père.

1

```
10 REM *** ECRAN D'ACCUEIL ***
20 POKE 53281,0:POKE 53280,3
30 PRINT "{CLR}{WHT}{12 CSR DWN}"
40 PRINT "{7 SPACES}LA FORTERESSE IMPOSSIBLE"
50 PRINT "{7 SPACES}UN JEU DE WILL MARVIN"
60 PRINT "{9 SPACES}ET MARY ZELINSKY"
70 PRINT "{2 CSR DWN}"
80 PRINT "{7 SPACES}(C) 1987 RADICAL PLANET"
90 GOSUB 4000
95 GOSUB 4500
]■
```

Ma mère était convaincue que j'allais mourir jeune. Au printemps 1987, à peine quelques semaines après mon quatorzième anniversaire, elle s'est mise à travailler de nuit au Food World* car la dernière équipe gagnait un dollar supplémentaire de l'heure. Je dormais seul dans une maison vide tandis que ma mère saisissait le prix des marchandises sur sa

* Chaîne de supermarchés discount.

caisse enregistreuse en s'inquiétant de toutes les catastrophes susceptibles de se produire : et si je m'étouffais avec un nugget de poulet ? Et si je glissais sous la douche ? Et si j'oubliais d'éteindre le four et que la maison explosait dans un bûcher infernal ? Tous les soirs, à 10 heures, elle appelait pour s'assurer que j'avais terminé mes devoirs et fermé la porte à clef, et parfois elle me faisait tester l'alarme anti-incendie, juste au cas où.

J'avais l'impression d'être le garçon le plus chanceux de la classe de troisième. Ravis de célébrer ma liberté toute neuve, mes potes Alf et Clark passaient à la maison tous les soirs. On regardait la télé pendant des heures, on se préparait des litres de milkshake, on se gavait de Pop Tarts et de pizza bagels jusqu'à s'en rendre malades. On se lançait dans des parties de *Risk* et de *Monopoly* qui s'étalaient sur des jours et se terminaient toujours par un mauvais perdant qui renversait le plateau de la table, et on s'engueulait en parlant cinéma et musique ; on avait des débats passionnés pour savoir qui l'emporterait dans une bagarre : Rocky Balboa, ou Freddy Krueger ? Bruce Springsteen, ou Billy Joel ? Magnum, Hooker, ou MacGyver ? Tous les jours, c'était soirée pyjama, et je me disais, je m'en souviens, que cette époque bénie n'aurait pas de fin.

Mais c'est alors que *Playboy* a publié des photos de l'animatrice de *La Roue de la fortune*, Vanna White, que je suis tombé éperdument amoureux, et que tout s'est mis à changer.

C'est Alf qui a repéré le magazine en premier, et il est revenu en courant de chez Zelinsky, le marchand de journaux, pour nous mettre au parfum. Clark et moi, on était assis sur le canapé de mon

salon, et on regardait le Top 20 des clips sur MTV quand il a déboulé, comme un fou.

"Y a ses fesses en couverture !

— Les fesses à qui ? a demandé Clark. La couverture de quoi ?"

Alf s'est laissé tomber par terre en se tenant les côtes, hors d'haleine. "Vanna White. En couv de *Playboy*. Je viens de voir le dernier numéro, et y a son cul en couverture !"

C'était une nouvelle de la plus haute importance. *La Roue de la fortune* était l'une des émissions de télévision les plus populaires, et la présentatrice, Vanessa White, était la fierté du pays, une fille de province, de Myrtle Beach, qui avait fait une ascension fulgurante et accédé à la célébrité et à la fortune en faisant tourner les lettres d'un jeu de mot mystère. La nouvelle faisait déjà la une des tabloïds qu'on trouvait dans les supermarchés : VANNA, CHOQUÉE ET HUMILIÉE, affirmait que les CLICHÉS EXPLICITES avaient été pris des années auparavant, et qu'ils n'étaient certes pas destinés aux pages de *Playboy*. Elle avait intenté un procès pour stopper la publication, réclamant 5,2 millions de dollars de dommages et intérêts et, à présent – après des mois de rumeurs et de spéculations diverses –, le magazine débarquait finalement dans les kiosques.

"C'est la chose la plus incroyable que j'aie jamais vue", a continué Alf. Il s'est juché sur une chaise et a mimé la pose de Vanna en couverture. "Elle est assise sur le rebord d'une fenêtre, comme ça, tu vois ? Et elle se penche dehors. Comme pour voir le temps qu'il fait ? Sauf qu'elle ne porte pas de culotte !

— C'est impossible", a dit Clark.

Tous trois, nous vivions dans le même pâté de maisons, et au fil des années, nous avions eu tout le loisir de constater qu'Alf avait tendance à l'exagération. Comme la fois où il avait prétendu que John Lennon avait été assassiné à la mitraillette. Au sommet de l'Empire State Building.

"Je le jure sur la tête de ma mère", a dit Alf, et il a levé une main au ciel. "Si je mens, elle peut se faire écraser par un tracteur."

Clark lui a fait baisser la main. "Tu ne devrais pas dire des trucs pareils. Elle a de la chance d'être toujours en vie, ta mère.

— Ouais, ben ta mère, à toi, elle est comme le McDo, a répliqué Alf du tac au tac. Elle satisfait des milliards de clients.

— Ma mère ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans, ma mère ?"

Alf a couvert sa voix. "Ta mère, c'est comme un arbitre au hockey, sauf que ses règles, elle les applique sur tout le monde." Il avait une connaissance encyclopédique des blagues commençant par "ta mère", et il était prêt à les sortir à la moindre provocation. "Ta mère, elle est comme un gril japonais…"

Clark a balancé un coussin à travers le salon, atteignant Alf en pleine figure. Furieux, Alf l'a relancé deux fois plus fort. Il a manqué Clark et renversé mon verre de Pepsi. De la mousse acidulée et du soda se sont répandus sur la moquette.

"Merde ! s'est écrié Alf, se précipitant pour nettoyer. Je suis désolé, Billy.

— C'est pas grave. Va chercher du sopalin, ça ira."

Il n'y avait pas de quoi en faire toute une histoire. Il faut dire que je ne risquais guère de laisser tomber Alf et Clark pour un groupe de nouveaux amis plus

respectueux. Neuf mois plus tôt, en entrant au lycée*, nous avions vu nos camarades de classe se plonger dans le sport, les clubs ou les études. Mais pour une raison ou pour une autre, nous nous contentions de graviter autour d'eux, sans vraiment nous intégrer.

J'étais le garçon le plus grand de tous les troisièmes, mais ma taille ne correspondait pas pour autant aux canons en vigueur : je marchais d'un pas incertain dans le lycée comme un bébé girafe, avec mes jambes décharnées et mes bras maigrichons, en attendant que le reste de mon corps se développe à leur mesure. Alf était plus petit, plus gras, et il transpirait davantage. Le pauvre, il était affligé du même prénom que le plus populaire des aliens de la télé – une marionnette de moins d'un mètre possédant sa propre sitcom sur NBC. Leur ressemblance, qui plus est, était troublante. Les deux Alf étaient bâtis comme des trolls, avec un grand nez, des petits yeux ronds, et une tignasse brune en bataille. Même nos profs disaient, en plaisantant, qu'ils étaient de vrais jumeaux.

Cependant, malgré tous nos indéniables défauts, nous savions, Alf et moi, que nous étions mieux lotis que Clark. Au saut du lit, il ressemblait déjà au genre de minets splendides dont les photos s'étalaient dans *TigerBeat Magazine***. Il était grand et musclé, avec des cheveux blonds et ondulés, des yeux d'un bleu profond, et une peau parfaite. Quand les filles le voyaient arriver au centre commercial, elles fixaient les yeux sur lui, incrédules, bouche entrouverte,

* Aux États-Unis, le lycée dure quatre ans, commençant au 9th Grade, équivalent de notre troisième.

** Magazine pour adolescentes.

comme si c'était River Phoenix ou Kiefer Sutherland – jusqu'à ce qu'elles s'approchent suffisamment pour remarquer la Pince, et là, elles détournaient bien vite le regard. Un curieux défaut de naissance avait valu à Clark d'avoir les doigts de la main gauche collés ensemble, en une sorte de pince rose semblable à celle d'un crabe. Elle ne lui servait pour ainsi dire à rien – il pouvait l'ouvrir et la fermer, mais elle n'avait pas assez de force pour soulever quoi que ce soit, à part à la rigueur un magazine. Clark jurait que dès qu'il aurait dix-huit ans il trouverait un médecin pour la lui scier, même si ça devait lui coûter un million. D'ici là, il avançait dans la vie tête baissée et la Pince fourrée dans la poche, évitant d'attirer l'attention. Nous savions que Clark était condamné à une vie de célibat – qu'il n'aurait jamais une copine en chair et en os – et qu'il avait donc besoin du *Playboy* avec Vanna White plus que quiconque.

"Elle fait la double page centrale ? a-t-il demandé.

— Je ne sais pas, a répondu Alf. Zelinsky l'a rangé sur un présentoir derrière la caisse. À côté des cigarettes. Je n'ai pas pu m'en approcher.

— Tu ne l'as pas acheté ?" ai-je voulu savoir.

Alf a poussé un petit ricanement. "C'est ça : je suis allé voir Zelinsky et je lui ai demandé le *Playboy*, comme si de rien n'était. Et un pack de bières. Et une pipe à crack, aussi, tant qu'on y est. T'es dingue ?"

Nous savions tous qu'acheter le magazine était hors de question. C'était déjà assez difficile comme ça d'acheter du rock, avec Jerry Falwell qui dénonçait les influences sataniques de cette musique, et Tipper Gore qui alertait les parents de l'existence de paroles explicites. Aucun kiosquier d'Amérique n'allait vendre *Playboy* à un garçon de quatorze ans.

“Howard Stern dit que les photos sont incroyables, a expliqué Clark. Il dit qu’on voit ses deux nichons en super gros plan. Les tétons, les glands mammaires, la totale.

— Les glands mammaires ? j’ai demandé.

— Les glandes mammaires, avec un *e*, a corrigé Clark.

— Les anneaux rouges autour des tétons”, a expliqué Alf.

Clark a secoué la tête. “Ça, c’est les aréoles, pauvre blaireau. Les glandes mammaires, c’est la partie creuse des mamelons. Là d’où sort le lait.

— Les mamelons ne sont pas creux.

— Bien sûr que si. C’est pour ça qu’ils sont sensibles.”

Alf a soulevé son tee-shirt, exposant son torse et son ventre flasques. “Et les miens, de mamelons, ils sont creux ?”

Clark s’est caché les yeux. “Range-moi ça. S’il te plaît.

— Mes mamelons, ils sont pas creux”, a insisté Alf.

Ils passaient leur temps à se chamailler pour savoir lequel des deux en connaissait le plus long sur les filles. Sous prétexte qu’il avait trois grandes sœurs, Alf revendiquait une certaine autorité en la matière. Clark tirait toutes ses informations de *l’ABZ de l’amour*, le manuel sexuel danois bizarre qu’il avait trouvé planqué dans le tiroir à caleçons de son père. Je ne cherchais pas à me mesurer à eux. Tout ce que je savais, c’était que je ne savais rien.

Finalement, il a été 19 h 30 et *La Roue de la fortune* a commencé. Comme Alf et Clark étaient encore en train de polémiquer sur la question des glandes mammaires, j’ai mis le son à fond. Puisque

nous avions la maison pour nous tout seuls, nous pouvions faire autant de bruit que nous voulions.

"Regardez-moi ce studio, plein de prix alléchants! Des produits fabuleux et séduisants!" Chaque épisode commençait de la même manière, par le présentateur Charlie O'Donnell qui passait en revue les plus grands trésors de la soirée. "Un tour du monde, une magnifique montre suisse, et un jacuzzi tout neuf! Des prix d'une valeur de plus de quatre-vingt-cinq mille dollars à gagner ce soir à *La Roue de la fortune*!"

La caméra faisait un panoramique sur le showroom plein de valises, de péniches aménagées et de robots mixeurs. Pour montrer la marchandise, le prix suprême : Vanna White en personne, 1,68 m, 52 kilos, enveloppée dans un manteau en chinchilla à douze mille dollars. Alf et Clark ont arrêté de se chamailler, et nous nous sommes tous penchés vers l'écran. Vanna était, sans l'ombre d'un doute, la plus belle femme d'Amérique. Certes, on pouvait juger que Michelle Pfeiffer avait de plus beaux yeux, que Kathleen Turner avait les jambes plus fines, et qu'Heather Locklear avait le corps le plus harmonieux, dans l'ensemble. Mais nous étions des adorateurs de la *Girl Next Door*. Vanna White possédait une pureté et une innocence qui l'élevaient au-dessus du lot.

Clark s'est glissé plus près de moi et m'a tapoté le genou avec La Pince. "Je vais chez Zelinsky dès demain", a-t-il dit. Je veux la voir de mes propres yeux, cette couverture."

J'ai répondu : "Je viendrai avec toi", mais sans détourner une seconde les yeux de l'écran.

2

```
200 REM *** ETABLIR DIFFICULTE ***
210 PRINT "{CLR}{15 CSR DWN}"
220 PRINT "SELECTIONNEZ NIVEAU"
230 PRINT "FACILE-1 NORMAL-2 EXTREME-3"
240 INPUT "VOTRE CHOIX?";SL
250 IF SL<1 OR>3 THEN GOTO 200
260 IF SL=1 THEN PK=10
270 IF SL=2 THEN PK=15
280 IF SL=3 THEN PK=20
290 RETURN
]■
```

Nous vivions à Wetbridge, à huit kilomètres à l'ouest de Staten Island, dans une région que les comiques aiment à surnommer l'Aisselle du New Jersey. Nous avions des usines et des raffineries de fioul, des rivières polluées et des embouteillages, des maisons individuelles serrées les unes contre les autres et une pléthore d'églises catholiques. Si vous aviez besoin de faire une course, il fallait aller "en centre-ville", soit une poignée de commerces familiaux concentrée sur

deux tronçons de rue autour de la gare. En ville, il y avait une boutique de vélos, une boutique d'animaux, une agence de voyages, et une demi-douzaine de magasins de vêtements. Dans les années 1950 et 1960, tous ces commerces étaient florissants, mais, en 1987, leur déclin constant et inexorable les emmenait tous peu à peu au bord de la faillite, incapables qu'ils étaient de résister à la compétition des nouveaux centres commerciaux. La plupart du temps, je pouvais sprinter sur les trottoirs avec mon vélo, car il n'y avait jamais personne pour me bloquer le passage.

La boutique de fournitures de bureau de Zelinsky était le seul magasin en ville à vendre *Playboy*. Elle était située en face de la gare, sur Market Street, dans un bâtiment en brique de deux étages avec des machines à écrire de collection en vitrine. L'auvent annonçait : "Manuelles*Électriques*Rubans*Réparation", mais Zelinsky tirait le plus gros de son chiffre d'affaires du kiosque à journaux installé à l'entrée. Il vendait des cigarettes, des journaux et du café aux banlieusards qui se hâtaient vers leur train du matin.

Nous avons laissé nos vélos en tas sur le trottoir, et Clark est entré pour confirmer le récit d'Alf. Il est ressorti quelques instants plus tard, les joues rouges, l'air hébété.

"Tu l'as vu ? j'ai demandé. Ça va ?"

Clark a hoché la tête. "Il est sur un présentoir derrière la caisse. Exactement comme il a dit.

— Et il y a son cul sur la couverture, a ajouté Alf.

— Et il y a son cul sur la couverture", a reconnu Clark.

Nous nous sommes calés sur un banc pour parler stratégie. C'était l'après-midi, il était 15 h 30, et il

faisait bon dehors ; c'était la journée la plus chaude de l'année jusque-là, et l'été était sur le point de commencer.

"J'ai trouvé la solution", a annoncé Alf. Il a jeté un coup d'œil alentour pour vérifier que personne ne nous écoutait. "On va engager quelqu'un pour nous l'acheter.

— Engager quelqu'un ? j'ai demandé.

— Le magazine coûte quatre dollars, et il nous en faut trois exemplaires. Ça fait douze dollars au total. Mais nous allons donner *vingt* dollars à quelqu'un pour nous les acheter. Nous, on a nos *Playboy*, et lui, il peut garder les huit dollars de monnaie. Juste pour acheter des magazines !"

Alf parlait comme s'il s'agissait d'une révélation sublime, comme s'il avait trouvé une combine pour voler de l'or à Fort Knox. Mais lorsqu'on a regardé autour de nous sur Main Street, Clark et moi, tout ce qu'on a vu, c'est des mères avec des poussettes et quelques vieux qui attendaient le bus.

"Ces gens-là ne vont pas nous aider, tous autant qu'ils sont, j'ai dit.

— *Ces* gens-là, non, a corrigé Alf, insistant bien sur le premier mot. On n'a qu'à être patients et attendre que la personne qui convient se présente. Dans l'Opération Vanna, tout est une question de patience."

Alf était le cerveau de toutes nos plus grandes virées, par exemple l'Opération Gorgée Profonde (au cours de laquelle nous avions volé des cassettes audio en les planquant dans des gobelets de soda de 1,8 litre du 7-Eleven) et l'Opération Cagade Royale (au cours de laquelle nous avions détruit un WC du lycée à l'aide de deux pétards M-80.) Transgresser les règles et défier l'autorité lui donnait le frisson, et une fois

qu'il s'était fourré un but en tête, il s'y attelait pendant des semaines avec une détermination inébranlable. Ce n'était qu'une question de temps, prédisait ma mère, avant qu'Alf ne finisse en prison ou au cimetière.

Nous sommes restés côte à côte sur le banc, regardant chaque voiture qui circulait dans Market Street, examinant chaque piéton. Nous étions tous tombés d'accord : il nous fallait un homme – mais c'était bien le problème ; il n'y avait pas d'homme qui se promenait à pied dans Wetbridge au beau milieu de l'après-midi. Les hommes, ils étaient tous au boulot. Et chaque fois qu'il en passait un, nous inventions une raison pour le disqualifier.

"Il est trop jeune.

— Il est trop vieux.

— Il a l'air méchant.

— On dirait un prêtre en civil."

Ça, c'était encore une lubie d'Alf – sa famille était catholique, et il nous mettait tout le temps en garde contre les prêtres en civil, de saints hommes habillés comme M. Tout-le-Monde, qui patrouillaient dans Wetbridge à la recherche de fauteurs de troubles. Clark et moi, nous lui répétions que c'était du baratin : les "prêtres en civil", on n'en trouvait trace ni dans le dictionnaire, ni dans l'encyclopédie, ni dans aucun livre de la bibliothèque. Alf soutenait que le secret était volontaire ; il affirmait que les prêtres en civil vivaient dans l'ombre, complètement anonymes, par ordre strict du Vatican.

Nous sommes restés sur le banc pendant largement plus d'une heure, et Clark a commencé à s'impatienter. "C'est sans espoir. Allons à Video City. On n'a qu'à louer *Kramer contre Kramer*.

— Ah non, ça suffit avec ce film, a dit Alf.

— C'est toujours mieux que de passer la soirée le cul sur ce banc."

À Video City, ils exigeaient une pièce d'identité et refusaient de louer des films X aux moins de dix-sept ans. Mais Clark avait minutieusement épluché leur catalogue et déniché un bon nombre de films interdits aux moins de treize ans qui contenaient une quantité surprenante de nudité féminine : *Barry Lyndon*, *Barbarella*, *La Créature du lagon*. Le meilleur, c'était *Kramer contre Kramer*, l'Oscar du meilleur film en 1979, avec Dustin Hoffman et Meryl Streep. L'intrigue – une variation quelconque sur le divorce de deux adultes – était mortellement ennuyeuse, et nous faisions toujours avance rapide jusqu'à la quarante-quatrième minute, le moment où la fille canon avec qui a couché Dustin Hoffman sort du lit pour aller aux toilettes. Ce qui suit, c'est cinquante-trois stupéfiantes secondes de nudité frontale, filmées sous plusieurs angles. Nous avions loué le film une bonne dizaine de fois, mais nous n'en avions jamais regardé plus d'une minute.

"J'en ai ras le bol, de *Kramer contre Kramer*, a dit Alf.

— J'en ai ras le bol de poireauter sur ce banc, a dit Clark. Personne ne va nous aider, parmi tous ces gens. L'Opération Vanna est un échec.

— Il y a de plus en plus de monde, j'ai observé. Attendons encore un petit peu."

En fin d'après-midi, les trains se sont mis à arriver toutes les quinze minutes, et il en sortait des dizaines de passagers de sexe masculin, et de l'âge idéal, presque tous en pardessus, attaché-case à la main. Ils passaient devant Zelinsky à la queue leu

leu, et certains s'engouffraient dans la boutique pour acheter des cigarettes ou des jeux à gratter. Mais nous les regardions défiler devant nous sans dire un mot. Nous n'arrivions pas à nous résoudre à leur demander de l'aide. Ils avaient l'air bien trop respectable.

"Peut-être qu'on devrait laisser tomber, finalement, j'ai suggéré.

— Merci", a dit Clark.

Mais Alf montrait déjà du doigt la gare de l'autre côté de la rue. "Là, il a dit. *Ce mec-là*."

Émergeant d'un attroupement de costards-cravates, approchait un jeune homme vêtu d'un short en jean et d'une chemise en flanelle rouge, avec des Ray-Ban sur le nez. Il me semblait l'avoir déjà vu quelque part, peut-être sur le parking de la boutique de vins et spiritueux de Wetbridge. Il était coiffé à la Billy Idol, avec des cheveux en épis teints en blond platine, qui tenaient droit sur son crâne.

"Il a l'air… louche, j'ai dit.

— Louche, c'est parfait, a dit Clark. C'est ce qu'il nous *faut*.

— Pardon m'sieu!" a lancé Alf.

Le type n'a absolument pas sursauté. Il s'est dirigé vers nous comme si ça lui arrivait tous les jours de se faire accoster par des garçons de quatorze ans. Ses lunettes-miroir rendaient son expression impossible à déchiffrer, mais au moins il souriait.

"Qu'est-ce qu'il y a, les gars?"

Alf a sorti les vingt dollars. "Vous pourriez nous acheter des *Playboy*?"

Son sourire s'est élargi. "Vanna White! a-t-il dit d'un air expert. J'ai entendu parler des photos!

— Trois exemplaires, ça fait douze dollars, a expliqué Alf. Vous pouvez garder la monnaie.

— Laisse tomber, mon gars, vous n'avez pas besoin de me payer. Je le ferai pour rien !"

On l'a regardé avec incrédulité.

"Sérieusement ? a demandé Alf.

— Mais oui. J'ai grandi ici. Je m'appelle Jack Camaro, comme la voiture." Il nous a serré la main tour à tour, comme à de vieux amis. "Ça me fait plaisir de vous rendre service. Vous avez besoin d'autres choses ? *Penthouse* ? Des cigarettes ? Des Bartles & Jaymes, peut-être ?"

Alfred a compté douze dollars dans sa paume. "Juste trois *Playboy*.

— C'est vraiment sympa, je lui ai dit. Merci.

— Trois *Playboy*, a répété Jack Camaro. Pas de problème. Bougez pas, je reviens."

Il est entré dans la boutique de Zelinsky sous nos yeux ébahis. C'était comme si nous avions invoqué un génie dans une lampe à huile pour satisfaire tous nos caprices et obéir à tous nos ordres. Un instant plus tard, Jack Camaro est ressorti du magasin et revenu vers nous, les douze dollars toujours à la main.

"Je viens d'avoir une idée délirante, a-t-il dit. Vous êtes sûrs que ça suffit, trois exemplaires ?

— Trois, c'est plus qu'assez, j'ai dit.

— Un chacun, a expliqué Alf.

— Écoutez-moi un peu, a repris Jack Camaro. Je parie que votre bahut est plein de chauds lapins qui crèvent d'envie de se rincer l'œil sur ces photos. Si vous achetiez deux ou trois magazines en plus, vous pourriez les revendre au prix fort."

Nous avons tous réalisé que sa proposition était géniale, et tout le monde s'est mis à parler en même temps. La plupart de nos camarades de classe, les garçons en tout cas, se feraient une joie de dépenser dix,

quinze ou même vingt dollars pour faire l'acquisition des photos de Vanna White. Jack Camaro a suggéré que nous instituions des "exemplaires de location" pour les autres ; nous pourrions les louer pour un ou deux dollars la soirée, comme les films à Video City.

"Vous êtes un génie!" s'est exclamé Clark.

Jack Camaro a haussé les épaules. "Je suis entrepreneur. Mon boulot, c'est de chercher des opportunités. C'est ce qu'on appelle la loi de l'offre et de la demande."

Nous avons fouillé le fond de nos poches et sorti le reste de notre argent – environ vingt-huit dollars en tout. Jack Camaro allait acheter dix exemplaires, pour un total de quarante dollars, mais nous tenions à ce qu'il en garde un pour sa peine.

"C'est trop généreux, a-t-il dit.

— C'est le moins qu'on puisse faire", a insisté Alf.

Il est retourné dans la boutique avec notre argent et nous sommes retournés sur notre banc. Soudain, notre avenir semblait riche d'espoir et de promesses. Avec l'aide de Jack Camaro, nous pouvions *tous* devenir entrepreneurs.

"Et faire fortune! s'est écrié Alf.

— Du calme, lui a dit Clark. Ne nous emballons pas." Il nous a exhortés à être raisonnables et à investir nos bénéfices dans davantage de magazines – pas seulement *Playboy*, mais *Penthouse*, *Hustler*, *Gallery* et *Oui*. "Je veux parler de centaines d'exemplaires. Si on a un catalogue suffisamment fourni, il n'y a pas de limites à ce business!"

Alf a annoncé son intention d'acheter une Ford Mustang ; Clark a déclaré qu'il se paierait une opération pour faire retirer la Pince ; et moi, j'aiderais ma mère à payer ses factures pour qu'elle n'ait pas

besoin de se faire du souci constamment. Ces rêveries n'ont duré que six ou sept minutes.

"Dis donc, il en met du temps, a finalement dit Clark.

— C'est l'heure d'affluence, a raisonné Alf. C'est toujours gavé de monde à ce moment-là."

Mais nous n'avions pas quitté l'entrée des yeux, et aucun autre client n'était entré ou sorti.

"Peut-être que c'est un prêtre en civil, ai-je suggéré. Peut-être qu'avec Zelinsky ils sont en train d'appeler le Vatican."

Alf s'est tourné vers moi, furieux : "Ça arrive vraiment, Billy! Si t'en entends pas parler, c'est parce que les prêtres en civil ne veulent pas de ce genre de publicité, mais ça arrive!

— Du calme", a dit Clark doucement.

Nous avons compté jusqu'à cent Mississippi avant d'envoyer Clark voir ce qu'il se passait. Il a promis qu'il ne dirait ni ne ferait rien pour contrecarrer le plan. Il se contenterait de repérer Jack Camaro et de revenir nous faire son rapport. Il a disparu à l'intérieur. Alf et moi, nous sommes restés figés sur place. La grande aiguille de ma Swatch a fait un tour complet de cadran, puis un autre. Nous n'avons pas bougé d'un pouce. Les yeux fixés sur la porte, nous attendions simplement le retour de Clark.

"Il y a quelque chose qui ne va pas, a dit Alf.

— Oui, ça, il y a quelque chose qui ne va pas", a confirmé Clark.

Soudain, il se tenait derrière nous, tels Doug Henning ou David Copperfield lorsqu'ils viennent de s'échapper d'une boîte hermétiquement fermée.

Alf a pivoté sur lui-même. "Qu'est-ce que c'est que ce bordel? Comment tu as pu… ?

— Il y a une autre entrée derrière, pauvre cloche. On peut se garer de l'autre côté du magasin.

— Et Jack Camaro, il est où ?" j'ai demandé.

Ma question est restée en suspens tandis que la vérité s'imposait à nous. Jack Camaro avait filé depuis longtemps, plus riche de quarante dollars. Nous pouvions tirer la chasse sur nos rêves de business et de prospérité financière. À nous trois, il nous restait tout juste un dollar et cinquante-deux cents, à peine de quoi louer un film.

"*Kramer contre Kramer* ?" a proposé Clark.

Nous sommes partis pour Video City en traînant les pieds.

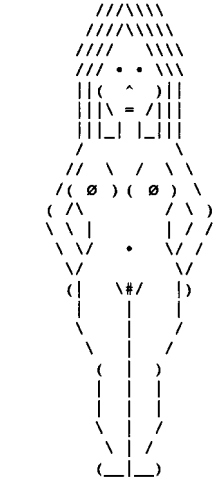
3

```
300 REM *** TRANSFERER JEU DE CARACTERES ***
310 PRINT "LANCEMENT DU JEU..."
320 PRINT "ATTENDEZ SVP..."
330 POKE 56334,0
340 POKE 1,51
350 FOR ADDRESS=2048 TO 6143
360 POKE ADDRESS, PEEK (ADDRESS+51200)
370 NEXT ADDRESS
380 POKE 1,55:POKE 56334,125
390 RETURN
]■
```

Avant d'aller plus loin, je dois suspendre mon récit pour vous parler de *Strip poker avec Christie Brinkley*. C'était un jeu vidéo auquel nous jouions sur mon Commodore 64, une simulation qui opposait les humains aux top models dans un stud à cinq cartes. La machine tenait le rôle de Christie Brinkley – la plus belle femme du monde avant l'arrivée de Vanna White – qui occupait le centre de l'écran pendant toute la partie. Chaque fois qu'elle

perdait un tour, son chemisier, sa jupe ou son soutien-gorge disparaissaient ; le but, c'était de gagner ses vêtements avant qu'elle ne gagne les vôtres. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans *Strip poker avec Christie Brinkley*, c'était qu'on ne pouvait le trouver dans aucun magasin. Mes amis et moi étions les seuls individus à y avoir jamais joué. J'avais créé le jeu moi-même en entrant plusieurs centaines de lignes de Basic dans l'ordinateur.

Alf aimait se moquer de la simplicité du jeu. J'avais dessiné Christie Brinkley grâce à des caractères ASCII – un mélange de ponctuation et de symboles mathématiques – et elle n'était guère plus qu'un bonhomme en bâtonnets :



Je savais que je n'avais pas dessiné la Joconde, mais j'étais tout de même fier du jeu. J'avais passé des semaines à m'efforcer d'apprendre à l'ordinateur la différence entre une paire, un brelan et un flush royal. J'avais même trouvé le moyen de faire de certaines cartes des "jokers." Mais Alf n'était pas

sensible à toutes ces subtilités. Il se plaignait juste que la Christie virtuelle n'avait pas de poils pubiens ; elle n'avait même pas de poignets.

"En plus, ses jambes ne sont pas assez longues, geignait-il. Elle n'est pas bien contorsionnée.

— Tu veux dire proportionnée ?

— Exactement. C'est nul !"

J'essayais de ne pas me formaliser des critiques d'Alf. Je me répétais qu'il n'avait pas la moindre idée de toutes les manips nécessaires pour créer un jeu vidéo – dans ma classe, personne n'en avait conscience. Notre lycée avait un labo plein d'ordinateurs TRS-80 tout neufs, mais on était en 1987, et aucun de nos professeurs ne savait s'en servir. Ils utilisaient les machines pour enseigner la dactylo et dicter des exercices de vocabulaire.

La plupart des élèves n'avaient pas encore d'ordinateur à la maison. J'étais parmi les rares privilégiés. Ma mère avait gagné le Commodore 64 à un concours organisé par la Société de crédit immobilier de Wetbridge. Lorsqu'elle l'avait rapporté à la maison, j'avais d'abord pensé qu'il s'agissait juste d'une console de jeux vidéo haut de gamme – une Atari 2600 survitaminée. Mais après avoir tout branché et lu le mode d'emploi, j'avais été stupéfait d'apprendre que le Commodore 64 permettait de *créer* ses propres jeux – aventures de l'espace, batailles fantastiques, courses de voitures, tout ce qu'on voulait. Et aussitôt, j'ai été accro.

Tandis que mes professeurs débitaient leurs cours monotones sur les équations algébriques et la Révolution américaine, assis au fond de la classe, je consultais en douce le *Guide de référence du programmeur de Commodore* et dessinais des images en 8 bits sur

du papier millimétré. Je me suis abonné à des magazines spécialisés qui contenaient des pages et des pages de Basic compact (FOR X = 1020 TO 1933 STEP 3) que les lecteurs pouvaient entrer directement dans leur machine. Je restais souvent éveillé jusqu'à 1 ou 2 heures du matin pour saisir des programmes. C'était un travail lent et fastidieux, mais chaque programme m'apprenait quelque chose de nouveau, et il m'arrivait de copier des séquences de code dans mes propres jeux. Alf et Clark étaient les seules personnes à tester mes créations, et *Strip poker avec Christie Brinkley* était mon jeu le plus ambitieux jusque-là – conçu sur mesure pour gagner leur approbation.

"Ses tétons, c'est des zéros ! râlait Alf. Ça le fait pas du tout. Qui a envie de faire un strip poker avec une Christie Brinkley qui a des zéros à la place des tétons ? Tu peux pas les faire un peu plus ronds ?"

C'était quelques jours après notre mésaventure avec Jack Camaro, et nous étions autour de l'ordinateur dans ma chambre, à siffler du RC Cola en nous ennuyant à mourir.

"Je pourrais les remplacer par des astérisques", j'ai suggéré, mais Alf et Clark trouvaient tous deux que ce serait encore pire.

"Laisse tomber, Billy, a dit Alf. On n'a qu'à jouer à autre chose."

Il a éjecté la disquette du lecteur. J'ai essayé de la récupérer avant qu'il puisse voir l'étiquette, mais je n'ai pas été assez rapide. Voilà ce qu'elle disait :

STRIP POKER AVEC CHRISTIE BRINKLEY
UN JEU DE WILLIAM MARVIN
COPYRIGHT © 1987 PLANET WILL SOFTWARE

Alf a pouffé de rire.

"*William* Marvin ?"

J'ai rougi. "C'est mon nom.

— Quoi, comme William Shakespeare ?"

Clark s'est penché pour regarder. "C'est quoi, Planet Will Software ?

— Ma société."

Alf s'est mis à rire de plus belle. "Ta *société* ?"

C'était l'une de ces idées qui ne paraissent pas débiles… jusqu'au moment où quelqu'un les dit à haute voix.

"N'en parlons plus", j'ai dit.

Mais Alf commençait juste à se chauffer. Il s'est mis à gesticuler, pointant du doigt mes posters de Spuds McKenzie* et de top models en bikini. "Et c'est ça, le siège de ta boîte ? Je peux être ton PDG ?

— C'est juste une blague. J'ai mis ça sur l'étiquette pour rigoler."

Alf n'a pas eu l'air convaincu, alors j'ai attrapé la première distraction à portée de main – le Spécial maillots de bain 1987 de *Sports Illustrated* – et l'ai jeté sur ses genoux. "Vise un peu la page quatre-vingt-dix-huit. Il y a Kathy Ireland qui se balance sur une liane, comme Tarzan."

La ruse a fonctionné – Alf a ouvert le magazine et cessé de m'asticoter – et ça m'a soulagé. Même si Clark et lui étaient mes meilleurs amis, je ne leur avais pas parlé de mon projet de devenir créateur de jeux vidéo professionnel quand je serais grand. Je voulais être le nouveau Mark Cerny, le légendaire concepteur de jeux vidéo engagé par Atari

* Personnage fictif de bull-terrier employé dans les publicités pour la bière Bud Light à la fin des années 1980.

alors qu'il n'avait que dix-sept ans. Je voulais m'associer avec des visionnaires tels que Fletcher Mulligan, le fameux fondateur de Digital Artists, et je voulais monter ma propre compagnie de software. Dites tout haut, toutes ces ambitions semblaient un peu folles – comme d'annoncer qu'on va devenir astronaute ou président des États-Unis. Lorsque des adultes me demandaient ce que je voulais faire de ma vie, je me contentais de hausser les épaules et de marmonner : "Je ne sais pas."

Alf a fourré le nez dans le magazine, tentant d'inhaler le parfum de Kathy Ireland, mais Clark serrait toujours la disquette dans sa pince, comme s'il venait d'être assailli par une idée formidable.

"Planet Will *est* une véritable affaire.

— C'est juste une blague, j'ai insisté.

— Mais ça pourrait être réel. Ça existe, les ados qui créent des jeux vidéo et qui les vendent. Ils font tourner leurs boîtes depuis leur garage. Et ils achètent leurs fournitures de bureau dans des boutiques comme celle de Zelinsky."

Clark a ouvert mon placard et s'est mis à en sortir des vêtements que je n'avais pas portés depuis des années – la veste de sport de ma remise de diplôme de fin de sixième, le pantalon de costume que je mettais pour aller à l'église à Noël et à Pâques, des souliers noirs élimés qui ne m'allaient certainement plus.

"Mets ça, a-t-il dit.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Opération Vanna, deuxième, a-t-il dit. J'ai une meilleure idée, et cette fois, ça va marcher."

4

```
400 REM *** LANCER MUSIQUE THEME ***
410 L1=54272:POKE L1+18,128
420 POKE L1,75:POKE L1+5,0
430 POKE L1+6,240:POKE L1+14,12
440 POKE L1+15,250:POKE L1+24,207
450 FOR L=0 TO 25:POKE L1+4,17
460 POKE L1+1, PEEK (L1+27)
470 FOR T=0 TO 100:NEXT T
480 NEXT L:POKE L1+4,0
490 RETURN
]■
```

Tout le monde savait qu'il fallait être âgé de dix-huit ans pour avoir le droit d'acheter *Playboy*, mais nous ne nous étions jamais posé la question de savoir si cette loi relevait de l'État, du gouvernement fédéral ou de la municipalité, et quelle autorité était chargée de la faire appliquer.

Clark a insisté pour qu'on s'habille bien. Il disait qu'une veste convenable et une cravate suffisaient à vieillir n'importe qui de dix-huit mois.

"Mais pour moi, ça fait seulement quinze ans, j'ai dit. Quatorze ans plus dix-huit mois, ça fait quinze ans, seize grand maximum.

— Ça suffira, a promis Clark. On aura tellement d'autres distractions que Zelinsky n'aura pas le temps de se poser la question."

Ma chemise était trop petite et mes chaussures me serraient ; chaque pas me faisait mal et je vacillais comme une femme en talons hauts. Clark avait le problème inverse ; il portait un costume en polyester qui faisait deux tailles de trop. Depuis que son père avait perdu son boulot, il s'attifait de sapes de récup envoyées par des parents un peu bizarres qu'il avait en Géorgie. Ils arrivaient dans des sacs-poubelles noirs, empestant la naphtaline et ornés de marques dont nous n'avions jamais entendu parler : U-Men, Bootstrap, Kentucky Swagger.

Alf était le seul jeune de notre rue à toujours être vêtu d'habits neufs. Ses deux parents travaillaient – son père posait des tapisseries et sa mère était secrétaire dans une agence immobilière – alors ils roulaient sur l'or. Pour notre virée chez Zelinsky, Alf s'est habillé à la toute dernière mode, d'inspiration *Deux flics à Miami* – pantalon en lin blanc, veste mauve, et tee-shirt bleu, sans ceinture ni chaussettes. Nous étions censés être des hommes d'affaires sortant du train après une longue journée à Manhattan, mais Alf avait plutôt l'air sur le point de saisir le stock de cocaïne d'un baron de la drogue colombien.

"Le truc, c'est d'avoir confiance en soi, m'a-t-il assuré.

— Exactement, a renchéri Clark. Si tu te comportes comme si tu avais l'âge requis, Zelinsky pensera que tu as l'âge requis."

Pour eux, c'était facile à dire. Même si Clark était à l'initiative du plan et si Alf était le plus vieux d'entre nous, ils avaient tous deux décrété que c'était moi qui *paraissais* le plus âgé, et qui avais donc la meilleure chance d'acheter le magazine. Nous sommes arrivés chez Zelinsky à 16 heures, longtemps après la sortie des classes, mais avant l'heure d'affluence. Il était vital pour notre mission que la boutique soit vide. Je savais que si je me retrouvais dans une file d'attente interminable, j'allais perdre mon sang-froid.

"Tu es prêt ? a demandé Clark.

— Donne-moi l'argent", j'ai répondu.

Alf m'a fourré une liasse de billets froissés dans la main. Il avait chipé le fric dans le tiroir de la commode de sa sœur aînée, Janice, qui passait tout son temps libre à faire du baby-sitting. "Ça fait trente-sept dollars, il a dit. Fais attention à ne pas dépasser la somme."

Une petite clochette a retenti lorsque j'ai ouvert la porte. La boutique de Zelinsky existait, sous une forme ou sous une autre, depuis la Seconde Guerre mondiale, et y entrer, c'était comme de faire irruption dans le passé ; l'atmosphère était saturée d'odeurs de tabac à pipe, de cèdre frais, et d'encre. La première chose qu'on remarquait, c'était l'énorme présentoir mural de journaux et de magazines – il y avait tout, du *Wall Street Journal* à *Good Housekeeping*. La seconde, c'étaient tous les panneaux autour du présentoir, griffonnés au marqueur d'une écriture rageuse :

LES MOINS DE DIX-HUIT ANS
NE SONT PAS ADMIS DANS LE MAGASIN
PENDANT LES HEURES D'ÉCOLE !

COLLÉGIENS, LYCÉENS, ATTENTION :
Ce n'est PAS une BIBLIOTHÈQUE !!
Nous NE VENDONS PAS DE BANDES DESSINÉES,
alors merci d'arrêter de demander !!!

Sal Zelinsky, un homme de cinquante ans au teint rougeaud et avec une coiffure en brosse de Marine, se tenait derrière la caisse. Il portait une chemise et une cravate sous un tablier couvert de taches d'encre. Il était en train d'enfoncer un long tournevis dans l'arrière d'une IBM Selectric ; des touches, manettes et boutons graisseux étaient éparpillés autour de lui. On aurait dit qu'il avait assassiné la machine à écrire et arraché ses entrailles.

En nous entendant arriver, il a ajusté ses doubles foyers du bout de ses doigts noircis, nous a dévisagés, et a froncé les sourcils. Il avait sur le front une artère gonflée qui descendait en zigzag de son cuir chevelu à son sourcil droit, et battait comme s'il venait de terminer un bras de fer. Il n'aurait pas pu avoir l'air de plus méchante humeur.

"Je peux vous aider ? a-t-il demandé.

— On a juste besoin de quelques trucs", ai-je dit, puis je me suis forcé à cracher le reste, car Clark avait insisté sur ces mots, qu'il pensait cruciaux : «… pour notre bureau."

"Votre bureau." Zelinsky a dit ce mot comme quelqu'un d'autre dirait, par exemple : "Votre navire pirate", ou "Votre vaisseau spatial". Par-dessus son épaule, derrière la caisse, j'ai repéré Vanna White sur un présentoir de magazines disant POUR ADULTES et, effectivement, son cul était en couverture. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine.

“Juste des bricoles”, j’ai dit, mais je n’ai pas réussi à articuler convenablement.

Zelinsky a retourné la Selectric et enfoncé un second tournevis à l’arrière. “Ce n’est pas un magasin de jouets, il a dit. Vous achetez ce dont vous avez besoin et vous filez.

— OK, j’ai dit.

— Pas de problème, a fait Clark.

— Compris”, a dit Alf.

Nous venions à peine d’entrer, et déjà, j’avais envie de faire demi-tour. Mais Alf et Clark prenaient des paniers et mettaient le plan à exécution. J’ai pris un panier à mon tour et les ai suivis.

J’avais déjà fait des courses chez Zelinsky des tas de fois, mais je ne m’étais jamais aventuré plus loin que le présentoir de magazines. Derrière la caisse, la boutique se divisait en trois longues allées remplies de fournitures de bureau : des calendriers et du papier à lettres, des agrafes et des dégrafeurs, des marqueurs et des enveloppes, et un million d’autres bidules. Nous nous sommes séparés et mis au travail.

Le plan de Clark consistait à remplir nos paniers d’un grand nombre d’articles encombrants mais peu onéreux. J’ai attrapé un classeur à trois anneaux, un paquet de piles A13, et un énorme tube de colle universelle. Si ça coûtait moins d’un dollar ou deux, je mettais dans mon panier. Il n’y avait pas d’autres clients. Le magasin était silencieux, à part le son de la radio : Phil Collins répétait le refrain final de *Invisible Touch*. Mais dès que la chanson s’est terminée, inexplicablement, elle a repris au début.

Au fond de la boutique, il y avait une grande salle d’exposition conçue pour ressembler à un espace de travail, avec bureaux, chaises à roulettes, machines